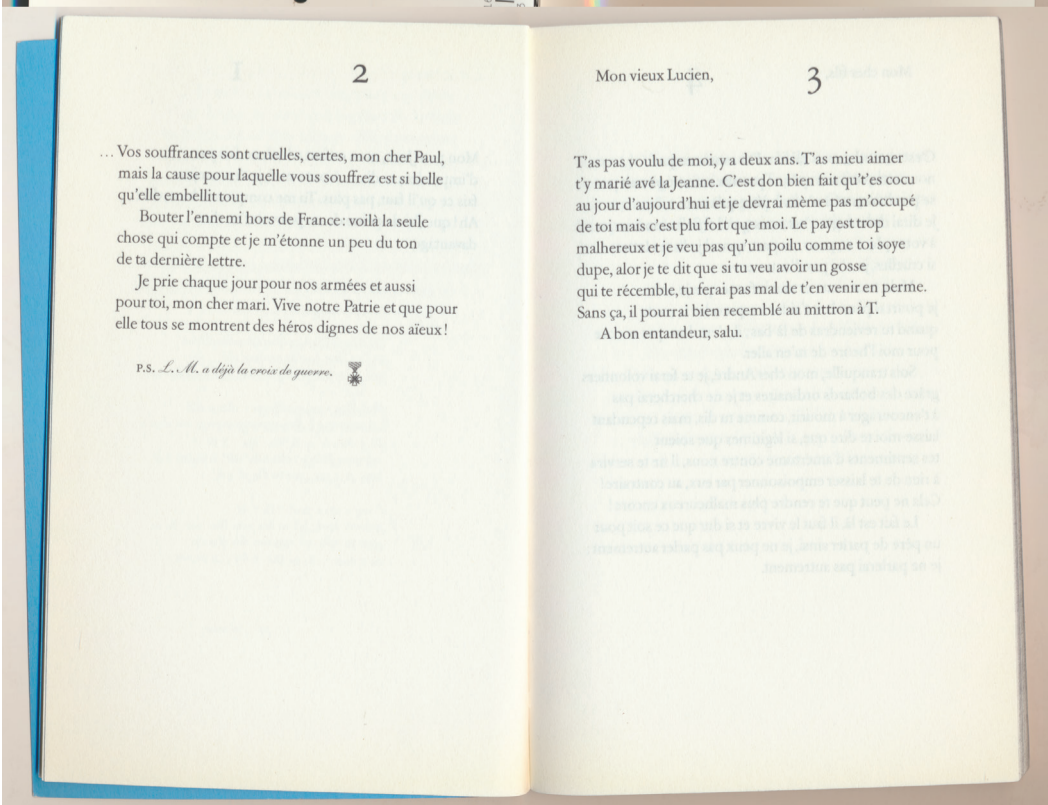
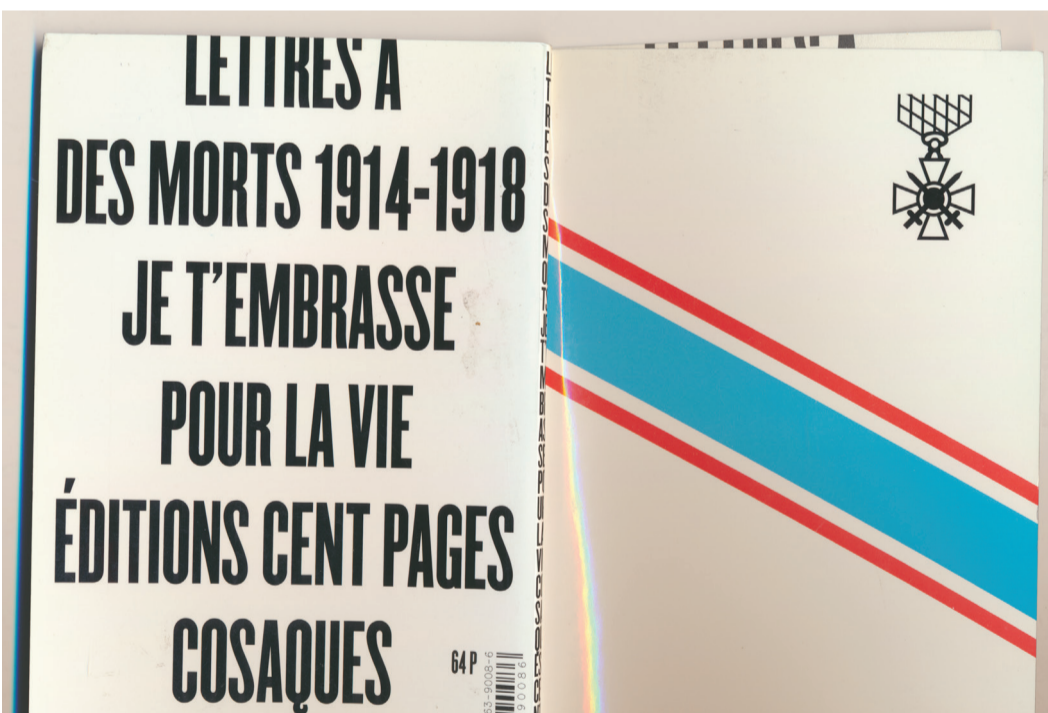


# L'ESCAMOTEUR



Quant à la présence de Capi à Paris, on a vu qu'elle était attestée, mais que la pénombre empêchait de savoir s'il y a résidé en continu jusqu'en 1914 ou s'il a ponctué son séjour de visites plus ou moins périodiques en Limousin, au moins jusqu'en 1911, date du décès de sa mère. C'est la seconde hypothèse qui est la plus probable. Les trajets par chemin de fer étaient commodes, et bien que Chamberet n'ait jamais eu de gare, il était facile de rejoindre Eymoutiers ou Lacelle pour gagner Limoges, la ligne ayant été ouverte en 1880 ; ou encore de préférer prendre le train à Uzerche ou Masseret, la ligne étant ensuite directe jusqu'à Paris depuis 1893. Rien ne permet de penser que le Capi d'alors était particulièrement sédentaire (la suite du récit le démontrera), pour autant son nom n'apparaît pas dans les fascicules de « l'état vert » envoyés

aux préfetures par la direction de la Sûreté générale du ministère de l'Intérieur au début du XX<sup>e</sup> siècle, fascicules si poétiquement intitulé *État signalétique confidentiel des anarchistes signalés comme disparus et des anarchistes nomades*, une édition particulière recensant les anarchistes étrangers. Capi était-il devenu un militant particulièrement discret et rusé, ou plus vraisemblablement un anarchiste ordinaire parmi tant d'autres ayant échappé à la vigilance policière ? A-t-il participé de ce rituel de l'errance géographique de beaucoup de libertaires d'alors lui permettant de vérifier qu'avec l'aide de quelques compagnons il n'y avait rien à craindre des horizons inconnus, a-t-il compté au nombre de ces nomades si redoutés ?

# 34

ANONYMES  
LETTRE À DES MORTS, 1914-1918, ED. CENT PAGES

ROGER PARRY  
SOUCI D'AUTOMNE, 1935

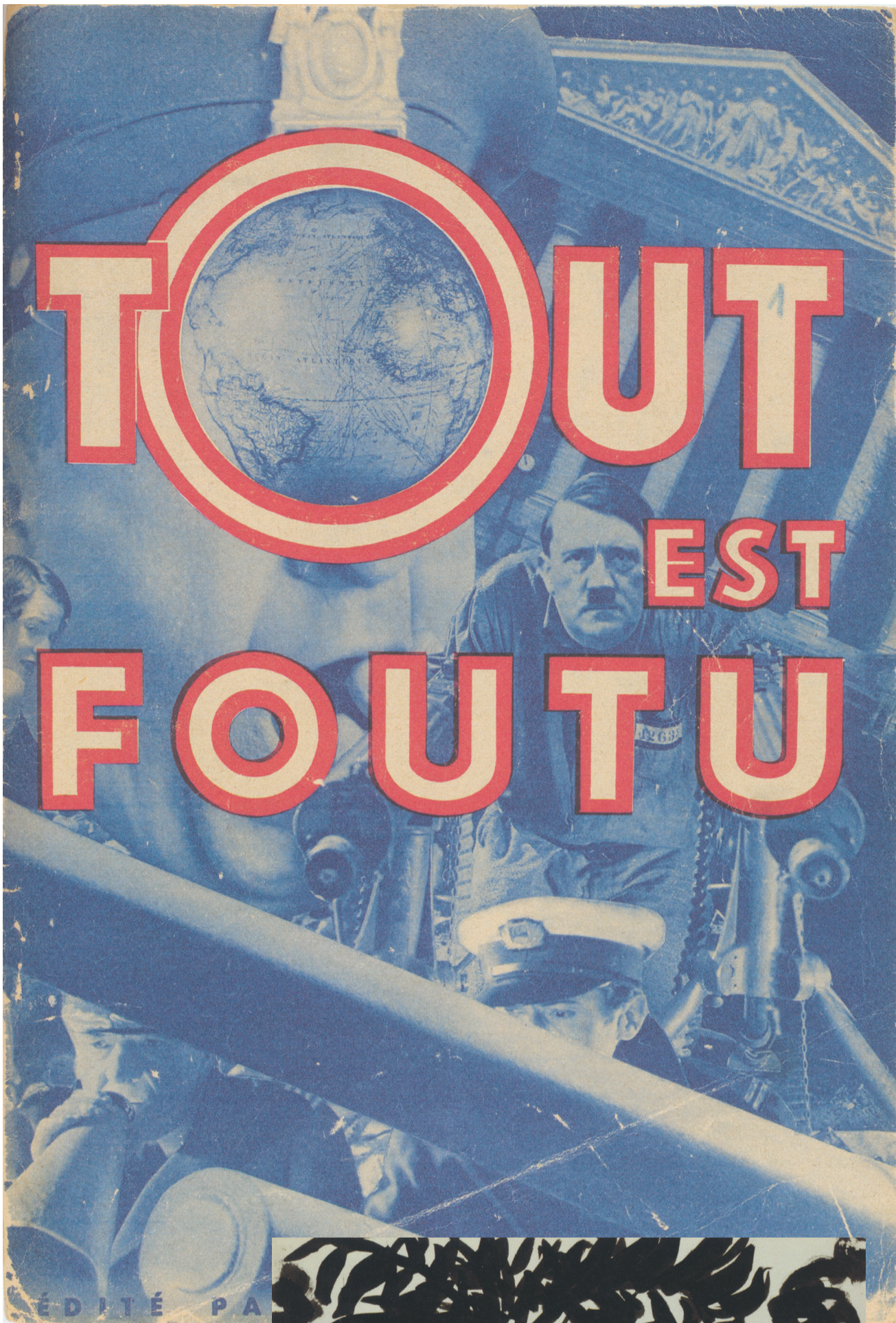
MAXIMILIEN VOX & CARLO RIM  
TOUT EST FOUTU, 1932, ED. VU

HENRI MATISSE  
DAHLIAS, GRENADES ET PALMIERS, 1947

JEAN TEULÉ  
ENTREZ DANS LA DANSE, 2018

GÉRARD MONÉDIAIRE  
CABI, INSOUMIS, 2019, ED. PLEIN CHANT

ALICE DOBRA  
ON DIT TOUT ET SON COMMUN, 2020



Sur un mur blanc de la ville en état d'apoplexie, un graffiti a été charbonné par une main anonyme (mais on croit reconnaître le style de dessin de Melchior Troffea). Sans doute parce que des soldats sont soudainement apparus au loin, le sourilleur de façade n'a pas pu terminer son oeuvre. D'une colonne vertébrale en cours d'exécution, le charbon de bois a dérapé pour laisser une trace glissant vers le bas...

...mais l'artiste a quand même pris le temps d'écrire dessous : « Fait dans la peur à Strasbourg ».

On dit tout et son commun.

Un forestier me dit : On n'arrête pas de couper le bois pour finir d'alimenter la chaîne, faut bien encore des palettes et du papier...

Une administratrice Pôle Emploi me dit : on galère à justifier au logiciel de gestion pourquoi tout est à l'arrêt, comme si c'était impossible que tout le monde perde son travail d'un coup.

Une manutentionnaire du secteur automobile me dit : On accélère le rythme de production de boîtiers à vitesse, on stocke tout et comme ça on prend de l'avance.

Un travailleur du sexe me dit : On dépend de la libido issu de la misère existentielle des hauts cadres pour pouvoir travailler, la grande dépression a commencé j'crois.

Un agriculteur me dit : On n'a déjà rien — me montrant sa bourse de cuir — on a rien à perdre, y'en a que pour l'économie, là on a pas peur autant qu'eux.

Une étudiante me dit : On rôde la nuit au gré des ruelles discrètes sans éclairages, rares zone opaques où on tombe parfois sur des évacuations de gens à la rue.

Une épicière me dit : Après tout ça, à coup sûr, ça va être barbeuc' cacahouètes tous les jours, tout le monde va se cramer le cerveau comme jamais.

Un expert comptable me dit : On va reprendre le taf à un moment donné, et là ça sera l'annonce de la faillite de toutes les petites entreprises qui se servaient chez nous.

Une bibliothécaire me dit : On se prend la tête avec la boss qui met des abandons de poste à toutes les collègues qui sont pas venues bosser.

Un gendarme me dit : Vous avez votre autorisation de sortie ?

Un prisonnier me dit : lol l'extérieur.

Un livreur me dit : Votre commune ne peut être desservie par notre service de livraisons.

Une vieille dame me dit : Nous attendions le printemps et voici le gel qui s'abat sur les terres et l'économie. Mon pauvre, les patates je les sèmerai en mai.

Une squatteuse me dit : On a eu la visite de la bac gratis hier et les sans-papiers se font gazé-es en allant faire leur courses... Sinon ça va.

Une caissière me dit : Ils voulaient nous remplacer par des caisses automatiques et des vigiles... Au final on a tout : La sécu à l'entrée, les gestes barrières et le gel pour nettoyer les surfaces. Soit j'explose, soit j'explose le magasin.

Une élue me dit : Va bien nous falloir mettre l'écologie au centre de notre programme pour la commune... Mais bon c'est déjà impossible de désherber ma pelouse en bio.

Un prof me dit : Nous n'allons pas pouvoir rater mieux.

Une maraichère me dit : Qu'ils tombent tous, c'est maintenant.

Une banquière me dit : Votre découvert ne vous permet pas de retirer pour le moment.

Une chèvre me dit : Qui êtes-vous ?

Je lui réponds : Nous les passager-es malgré nous d'un navire de croisière dont la carcasse est le cadavre vernis d'une civilisation époumonée pour de bon.